

Préface

Dans sa courte mais stimulante monographie de la *Belgique littéraire*, publiée en novembre 1915, Remy de Gourmont accorde un chapitre à Camille Lemonnier¹. Il le place ainsi sur le même plan que Verhaeren et Maeterlinck. Il lui rend justice : si Lemonnier a appartenu à la génération naturaliste, il fut plus un maître qu'un disciple de Zola ; son grand texte sur *Sedan* préfigure *La Débâcle* et fonde la méthode qui impose à l'écrivain un contact direct avec la réalité, en l'occurrence la terrible réalité de la guerre et de la mort². Gourmont met également au crédit de Lemonnier l'« amour extrême » que l'écrivain portait à sa patrie et qu'il a illustré dans « un magnifique ouvrage sur la *Belgique*, véritable monument qui, si elle devait disparaître, attesterait encore qu'elle fut³ ».

Dans la foulée de cet éloge, la critique du *Mercure de France* formule une réserve : les romans de Lemonnier « ne sont bons que s'ils ont pour cadre un coin de terre ou un coin de la société belge⁴ ». C'est l'un des mérites des « pages retrouvées » par Jacques Detemmerman et Gilbert Stevens que de démentir ce jugement abrupt. La plupart de ces textes sont des nouvelles et plusieurs d'entre elles, publiées dans le *Gil Blas* entre 1888 et 1906 ou dans *Comœdia* entre 1908 et 1913, ont pour « cadre » Montmartre, ou les quartiers bourgeois de Paris, ou sa banlieue. Sans doute Lemonnier avait-il une relation plus particulière et plus forte avec les paysages des Flandres ou des Ardennes et avec « la société belge ». Mais son art du récit s'adapte à d'autres horizons et même s'y intègre par un extraordinaire don de mimétisme, sensible en particulier dans les dialogues. Et son grand sujet n'est pas le cadre, mais ceux qui y vivent ; son sujet, ce sont les comportements humains.

Huysmans, qui a bien connu Lemonnier et l'a beaucoup lu, avait compris très tôt qu'on ne pouvait pas l'enfermer dans un périmètre,

1 Remy de Gourmont, *La Belgique littéraire*, Paris, Georges Crès, 1915 (« Camille Lemonnier et le roman », p. 77-94). Lemonnier est mort en juin 1913.

2 *Ibid.*, p. 80-82. Publié d'abord chez C. Mucquardt (Henri Merzbach successeur), à Bruxelles, en 1871, *Sedan* avait été réédité en 1875 (3^e édition), au moment où le groupe de Médan se constitue autour de Zola.

3 *Ibid.*, p. 83.

4 *Ibid.*, p. 84.

géographique ou doctrinaire. Dans l'article qu'il lui consacre en août 1878, il montre bien que ce compagnon de route des débuts du naturalisme n'est pas réductible à une esthétique d'école⁵. Il distingue en lui l'« observateur », qui s'attache au réel, à la précision de ce qu'il décrit, et le « contemplateur », qui fixe sa mélancolie dans le paysage⁶. Pour bien situer Lemonnier, il faut aussi le comprendre, en effet, comme un héritier du romantisme, ou comme un romantique des lendemains, qui a lu Schopenhauer et ne croit plus aux chimères du sentiment. Il garde pourtant le sentiment de la nature. Il a même pu se rapprocher du courant fondé par Saint-Georges de Bouhélier, le « naturisme », qui promouvait l'intimité de la nature et de l'homme. Et Gourmont, dans son livre de 1915, n'hésite pas à voir en lui « un homme de la nature plutôt qu'un naturaliste⁷ ». Mais il est resté singulier dans cette mystique de la nature, rêvant d'un destin de l'humanité où « on ne bâtirait plus d'églises » et où « les bois, la plaine, les rivages de la mer seront la vraie maison du Dieu éternel⁸ ». Lui-même, cultivait son jardin. Et quand il raconte dans « Buridan » (*Comœdia*, 17 novembre 1907), l'histoire de ce grand acteur, applaudi, célèbre, qui quitte les planches pour se retirer dans la campagne en demandant qu'on dise de lui qu'il « est mort, bien mort », on devine qu'il livre là une part de sa philosophie.

Les nouvelles de Lemonnier ne distinguent pas l'histoire vraie de la fiction. On y voit le sociologue et l'ethnologue à l'affût. Mais l'imagination du conteur est toujours en éveil. Il a trouvé dans la nouvelle ou le roman court l'espace idéal de sa conception du récit et privilégié ce qu'on pourrait appeler le fait divers fictif, qui prolonge vers le mystère des anecdotes apparemment banales. Il appartient aussi bien à la lignée d'Edgar Poe qu'à celle de Flaubert. Il a souvent lui-même, dans ses positionnements littéraires, brouillé les pistes, alternant les signes de connivence ou de fraternité dans les combats esthétiques et les foudrues de reniement : « Rien de moins naturel », écrit-il en 1881, « que ces prétendus naturalistes qui [...] voient et surtout font voir les choses sous un jour absolument faux⁹. » Des deux récits qu'il compose durant la même année 1880 et qui lui vaudront le succès, il dédie l'un, *Un mâle*, à Barbey d'Aurevilly, l'autre, *Le Mort*, à Edmond de Goncourt¹⁰.

5 C'est la revue de Lemonnier, *L'Actualité*, qui publie la grande étude de Huysmans sur Zola, en mars-avril 1867, « Émile Zola et *L'Assommoir* ». Les lettres de Huysmans à Lemonnier, éditées par Gustave Vanwelkenhuyzen (Genève-Paris, Droz-Minard, 1957), témoignent de la complicité entre les deux écrivains.

6 J.-K. Huysmans, « Camille Lemonnier », *L'Artiste* (Bruxelles), 4 août 1878, p. 238-240 ; rééd. dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 103, 2010, p. 45-52, ici p. 49.

7 Gourmont, *op. cit.*, p. 93.

8 *Adam et Ève*, Paris, Ollendorff, 1899, p. 281.

9 *L'Office de publicité*, 22 mai 1881.

10 *Un mâle* a paru d'abord dans *L'Europe politique, économique, financière*

On ne saurait mieux s'accrocher aux deux branches divergentes du roman moderne. Comme Goncourt, ou comme Huysmans à ses débuts, il décrit la créature humaine dans sa triviale réalité. Comme Barbey d'Aurevilly il la montre inspirée par le génie du mal.

Car c'est l'un des paradoxes féconds de Lemonnier que d'impliquer le mal dans tous ses récits, un mal qui semble ancré dans le destin de l'homme, alors que rien ne rapproche d'une théologie du péché le philosophe sceptique qu'il fut aussi. L'idée que le mal affecte tous les comportements humains est le credo de ces agnostiques qui ne croient plus en Dieu mais n'arrivent pas à croire en l'homme. Lemonnier a pu connaître l'élan humanitaire, il l'exprime dans quelques textes de circonstance, comme dans cette naïve allégorie de « l'humanité de demain » intitulée « Le Jeune Jardinier » (*Le Peuple*, mai 1902). Mais son œuvre reflète une image moins optimiste du monde, où l'instinct du mal prolifère. Des terribles descriptions des « charniers » de Sedan, qui faisaient de lui, en 1870, un contempteur de la guerre, aux nouvelles qui paraissent vingt ou trente plus tard dans le *Gil Blas*, l'écrivain ne transmet pas la même pédagogie du mal. Au lendemain de la guerre franco-prussienne, il pouvait mettre en accusation le bellicisme des despotes et faire lire son texte comme « le plus terrifiant pamphlet qu'on ait jamais écrit contre la guerre¹¹ ». Et sans doute a-t-il donné là à la fois un grand témoignage et un grand texte. « Comme grandeur », écrit Huysmans, « comme puissance du rendu, jamais Lemonnier ne s'est élevé aussi haut. Il y a, dans certaines pages, un souffle épique¹². » C'était aussi l'opinion de Gourmont, qui commente en ces termes le tableau des « tueries monstrueuses » de Sedan : « Une immense douleur muette le traverse¹³. » Gourmont, en 1915, pensait aux « tueries monstrueuses » d'une autre guerre. Et Huysmans trouvait dans les charniers de Sedan décrits par Lemonnier les premiers signes du concept qu'il développera devant la peinture de Grünewald : le réalisme spiritualisé.

Après *Sedan*, Lemonnier reste hanté par la mort. Deux nouvelles de 1893, « Ceux du Pouilleu » (*Gil Blas*, 15 août 1893) et « Le Champ et la mort » (*Gil Blas*, 12 septembre 1893), retrouvent le réalisme transcendant du texte de 1870. Et la plupart des autres récits se concluent comme la vie se conclut. Lemonnier aime faire le récit d'un destin, d'une vie ou d'un segment de vie, et toute l'attention du lecteur est tenue par ce qui est

(Bruxelles) entre octobre et décembre 1880, puis en volume chez Kistemaekers en septembre 1881 ; *Le Mort*, que Lemonnier avait prévu dès octobre 1880 de donner à *La Comédie humaine*, le journal que devaient fonder Huysmans et ses amis de Médan et qui n'a pas vu le jour, a paru en feuilleton dans *Le Voltaire* à partir de décembre 1881, puis chez Kistemaekers, dans le courant du même mois, en un volume millésimé 1882.

11 Huysmans, art. cit., rééd. cit., p. 51.

12 *Ibid.*

13 Gourmont, *op. cit.*, p. 81-82.

comme une espérance de la mort, souvent violente du reste, meurtrière ou suicidaire. « L'Assassin de la femme Chabot » (*La Chronique*, 2-4 juillet 1878) ou « L'Expiation » (*Gil Blas*, 29 juin 1890) donnent une vision sociale, épouvantable et sadique, du meurtre. Plusieurs nouvelles racontent des suicides. Dans l'une des plus étonnantes du recueil, deux « demoiselles », à l'épilogue, s'allongent côte à côte pour mourir. Elles vivaient côte à côte déjà, dans le demi-mystère de leur intimité, semblant accepter le regard de curiosité que leur marginalité provoquait. Mais elles en meurent, de ce regard, elles meurent de la sourde réprobation que leur existence inspirait. Le narrateur ne révèle pas l'instrument de leur mort choisie. Il les montre simplement, dans un tableau saisissant, « toutes deux en leurs robes noires, étendues côte à côte, sur la dalmatique rose du lit et se tenant la main » (*Gil Blas*, 8 août 1893).

« Nous ne sommes tous que des ombres pour nous-mêmes », déclare platoniquement le protagoniste d'une autre nouvelle (« L'Obsession », *Almanach de l'université de Gand*, 1899), un assassin qui nous livre ses mémoires et revendique la prédestination de son meurtre. Lemonnier montre la mort sous toutes ses formes, avec une prédilection pour la mort logique, déduite logiquement des désordres de la vie : « Caniche » est le souffre-douleur de ses camarades d'atelier, elle rêve d'être aimée et se suicide dans une robe de mariée (*L'Europe politique, économique, financière*, 9 juillet 1882). On sent l'écrivain porté vers ces malédictions ou ces psychoses qui se concluent par la mort violente et font les titres des journaux. Il est le chroniqueur de ces destins sacrifiés. Deux nouvelles, « Les Demoiselles » (*Gil Blas*, 8 août 1893) et « Ma tante Delphine » (*Gil Blas*, 1^{er} janvier 1896), évoquent l'homosexualité féminine. Le portrait de Delphine, au prénom baudelairien¹⁴, associe, comme c'est souvent le cas sous la plume de Lemonnier, un point de vue direct, descriptif, instructif, à une forme élégante, où l'implicite est proche de l'ironie : « Son père finit par lui acheter un cheval : la joie de revêtir l'amazone, alors, la réconcilia avec l'ennui de sentir battre à ses talons le frottement d'une jupe. Encore gardait-elle sous la robe féminine les brusques allures d'un sexe qui n'était pas le sien : il semblait que la nature se fût méprise en lui donnant la gorge d'une fille, quand, par une contradiction secrète, ses goûts plutôt la portaient vers des actions viriles. » D'autres œuvres illustrent ce motif, en particulier un roman tardif, de 1907, *Quand j'étais homme. Cahiers d'une femme*¹⁵. Ce n'est plus le Gautier de *Mademoiselle de Maupin*, ce n'est pas encore la Gomorrhe de Proust. Lemonnier est à bien des égards un écrivain de l'interrègne, entre le romantisme finissant et ce que sera bientôt la

14 *Delphine et Hippolyte* est l'un des poèmes lesbiens des *Fleurs du mal*.

15 Voir à ce sujet le bel article de Jean de Palacio, « Camille Lemonnier, ou la confusion des sexes », *Nord* (Lille), n° 30, décembre 1997, p. 19-29, recueilli dans *Figures et formes de la décadence*, 2^e série, Paris, Ségquier, 2000, p. 203-212.

littérature romanesque, avec Proust. Et c'est l'un des charmes de ses contes : leur âge littéraire reste indéterminé.

Lemonnier aime la nouvelle parce qu'elle maintient le lien avec la vie littéraire et ses réseaux. Elle a l'avantage aussi de préserver sa liberté en lui offrant des modèles très divers. Dans « Le Masque révélateur » (*Le Journal*, 27 décembre 1897), il est proche du roman policier. Il l'est parfois du poème en prose, parfois de l'apologue. Plusieurs nouvelles captent la thématique du vaudeville, lorsqu'il fait du couple et de ses prolongements vers l'adultère le nœud de l'histoire qu'il raconte. Comme Feydeau, Lemonnier aime voir les couples se défaire. Dans « L'Initiation amoureuse » (*Gil Blas*, 12 février 1896), il semble se glisser dans le regard de l'enfant surprenant « son père avec la femme de chambre de la maison, dans le lit même de sa mère partie pour les eaux » : c'est l'éternel motif du rideau qui se lève sur ce qu'il ne faut pas voir. Le personnage de l'enfant, qui découvre le mal ou lui donne tout son sens est très présent dans les récits de Lemonnier. Ainsi, dans « Notre Émile » (*Comœdia*, 26 octobre 1909), l'homme trompé, puis veuf, puis quitté par son propre fils, est réduit à vivre avec l'autre fils, qui n'est pas de lui. Il découvre les lettres qui prouvent l'origine adultère d'Émile. Mais tout à son instinct de survie, il veut croire que l'homme trompé, c'était peut-être l'amant : « Si, pourtant, c'était lui, si c'était cet homme qu'elle avait trompé. »

En une magnifique antiphrase, Lemonnier intitule « La Vie heureuse » (*Gil Blas*, 18 mars 1893) l'histoire d'un couple qui dîne en tête à tête tous les soirs, dans l'ennui le plus profond, et dont la vie « heureuse » se détériore mais résiste grâce à la maladie de l'estomac du mari. L'héroïne d'un autre récit, intitulé « La Misère du bonheur » (*Gil Blas*, 10 décembre 1890), est rongée par l'inquiétude de perdre le bonheur où elle vit et meurt de cette angoisse existentielle. Dans un compte rendu d'*En ménage*, en 1881, Lemonnier traite l'auteur, Huysmans, de « bourreau », de « tourmenteur »¹⁶, parce qu'il inflige au lecteur l'impitoyable tableau des désastres de la vie. Il aurait pu en dire autant de ses propres contes, qui captivent l'intérêt du lecteur en le tourmentant.

André Guyaux

16 *Journal du dimanche*, supplément hebdomadaire de *L'Europe*, 6 mars 1881.

Avertissement

Au cours de sa longue carrière, Camille Lemonnier a publié un nombre considérable de contes et de nouvelles dans quantité de périodiques. En effet, de 1860, année d'un premier coup d'éclat dans le contexte de ses études¹, jusqu'en 1913, année de son décès, nous en avons répertorié 558. (Certains d'entre eux ont été republiés sous des titres différents, parfois après un sérieux travail de correction ou de réécriture.) De 212 de ces textes, l'écrivain a fait la matière d'une dizaine de recueils : *Noëls flamands*, *Les Joujoux parlants*, *Histoires de gras et de maigres*, *Contes flamands et wallons*, *Ni chair ni poisson*, *Dames de volupté*, *Le Bestiaire*, *L'Ironique Amour*, *La Vie secrète*, *La Petite Femme de la mer*, *Poupées d'amour...*². Le reste gît dispersé dans des revues ou des journaux d'un accès difficile.

Nous avons d'abord sélectionné, parmi les 346 titres non repris en volume, ceux qui s'imposaient par leur intérêt et leur qualité. L'immense production de Lemonnier est très variée (et ceci tient notamment à son désir de se renouveler), mais elle est aussi passablement inégale. C'était inévitable : les contrats qui le liaient à *Gil Blas*, au *Journal* et à *Comœdia* imposaient un labeur sans relâche. D'autres textes, où les mots rares et les néologismes prolifèrent, sont aujourd'hui à la limite de la lisibilité. Parmi les pages ainsi retenues, nous avons opéré une seconde sélection en tenant compte, cette fois, de la date de publication. Notre objectif a été de répartir le choix final de la manière la plus large possible sur les cinquante-quatre années d'activité de l'écrivain. Il nous a semblé utile dans deux cas de présenter la version première et la version remaniée.

Le texte édité suit fidèlement l'original. Selon l'usage, nous ne nous sommes permis de modifier une lettre ou un mot qu'en cas d'erreur de lecture manifeste (l'écriture de Lemonnier était un cauchemar pour les typographes), sans ajouter aucun commentaire. On trouvera en fin de volume quelques notes explicatives qui nous

1 « La Fête des moissons » qui lui a permis, à seize ans, d'obtenir un prix de composition française au Concours général.

2 Le contenu de ces volumes a été étudié par Philippe Roy : « Les contes et nouvelles de Camille Lemonnier », *Le Livre & l'estampe*, 2001, vol. XXXXVII, n° 155, p. 11-58.

ont semblé indispensables pour assurer une bonne compréhension du texte ou de son contexte. On trouvera là également les indications concernant les éditions des nouvelles, ainsi que les traductions que nous avons pu repérer.

Jacques Detemmerman et
Gilbert Stevens

[1]

La Fête des moissons

En vous rendant à Liège vous avez sans doute aperçu, à quelque distance de la ville, une charmante ferme, pittoresquement située sur une élévation d'où l'on domine le paysage environnant et d'où l'œil peut suivre le large ruban que forme à l'horizon le cours de la Meuse. Les rameaux d'une vigne artistement disposés, courent le long de la façade et entourent la porte et les fenêtres d'un riant cadre de verdure ; deux chênes dont les racines vigoureuses, comme autant de mains puissantes, étreignent la terre à quelques pas de là, couvrent une partie de la ferme de leur ombrage et y entretiennent une douce fraîcheur.

Le soleil s'annonçait à peine à l'horizon par une barre de feu sur laquelle apparaissait son disque rouge, que déjà tout le monde était en mouvement dans la ferme. Tandis que les canards barbotent dans la mare et que les premiers mugissements des bœufs ébranlent l'étable, les domestiques se pressent à l'écurie, courent à la grange et attellent de vigoureux chevaux aux lourds chariots ; les uns graissent les essieux, étrillent les chevaux ; les autres soignent leurs instruments, ou bien, la faucille sur l'épaule, font déjà résonner de leurs sabot le chemin qui mène aux champs. Le fermier lui-même se promène parmi ses domestiques et distribue à chacun un cordial bonjour qu'il accompagne de quelques exhortations... Bientôt toute la phalange laborieuse se rend aux champs. La faucille commence son œuvre de destruction et coupe sans pitié la fleur à peine éclosée et l'épi mûri dont la tête penche lourdement vers le sol... Le soleil devient ardent. La sueur ruisselle de tous les fronts. N'importe, le bras fauche sans relâche. L'espoir de voir les travaux entièrement terminés lorsque le soleil disparaîtra de l'horizon, soutient leur ardeur et leur zèle... Les heures s'écoulent dans cette activité. Le soir arrive enfin. Les chariots disparaissent sous une montagne verdoyante ; au-dessus sont jetés pêle-mêle les bèches et les faucilles. L'on orne de banderoles et de guirlandes les lourds véhicules ; les chevaux eux-mêmes ont les tempes garnies de bluets et de coquelicots. Derrière hommes et femmes, le chapeau couronné de fleurs, suivent en chantant et en riant... Le cortège joyeux approche de la ferme. Sur le pas de la porte, la fermière, ses enfants et les femmes des travailleurs regardent avec enthousiasme les splendides tribus de la terre qui surchargent les chars... Chacun se précipite à l'envi au-devant

de l'armée, hier encore acharnée au travail, aujourd'hui heureuse et triomphante. L'on s'embrasse et on verse des larmes de joie. Les enfants caressent les chevaux dociles et, par leurs cris et leurs rires, augmentent le tumulte du cortège... Les femmes exigent de leurs frères et de leurs maris le récit de la journée. Les hommes montrent avec une sorte de fierté la sueur qui leur découle du front. Quand les travailleurs ont déchargé les chariots et rempli les granges, le fermier les invite à fêter dignement la rentrée de la moisson. Sur une immense pelouse, à l'ombre de beaux châtaigniers, une table a été dressée ; les convives s'asseyent et le repas commence... Quel homme, à l'aspect de ces rustiques fêtes, n'a senti son cœur ému s'ouvrir à cette gaîté électrisante, à cette véritable joie qui, comme un rayon de l'âme, illumine tous ces visages hâlés par le soleil ? Là, point de gêne, point de cérémonie ! A mesure que la bière circule et que les esprits s'échauffent, les bons mots éclatent ; le gros rire entr'ouvre toutes les bouches.

Mais le fermier s'est levé et va prendre la parole. Aussitôt le plus grand silence règne parmi les convives ; chacun a les yeux tournés vers le maître. D'une voix émue, il prononce alors ces mots :

— Mes amis, ce jour est un beau jour pour nous tous ; car nous voyons toutes nos peines compensées par une abondante récolte, nos sueurs récompensées par le juste prix du travail. Dieu a vu d'un œil propice nos soins et nos fatigues... Bien souvent j'ai entendu dire à des messieurs de la ville, de beaux esprits, qu'il n'existe pas de Dieu au ciel ; souvent je les vis dédaigner nos signes de croix et se railler de notre foi. Mais est-il possible de méconnaître à ce point l'existence d'un être tout puissant ?... Nous n'avons jamais admiré la mer, ni les tempêtes qui la bouleversent, ni les trésors que l'on dit enfouis dans son sein. Mais nous ne devons pas aller si loin pour reconnaître la main de Dieu : nous n'avons qu'à lever les yeux au ciel, à contempler ce soleil qui le parcourt chaque jour et ces étoiles qui y resplendent la nuit ; nous n'avons qu'à tourner nos regards autour de nous, à observer la croissance des moissons, la verdure des campagnes, la beauté des fruits pour nous apercevoir qu'il doit exister un Dieu qui crée toutes ces merveilles... Sans lui, verrions-nous en ce jour la grange remplie ? Nos sueurs et notre travail n'auraient pas suffi pour nous procurer ces moissons dorées qui font aujourd'hui notre joie ; car les gelées, les pluies et les orages auraient pu anéantir facilement le résultat de nos fatigues. C'est Dieu qui a recouvert la terre de neige pour préserver les germes contre les plus âpres gelées ; c'est Dieu qui a voulu que le ciel nous fût propice ; c'est lui qui a empêché les orages de bouleverser nos campagnes et les pluies d'inonder nos champs ; c'est enfin à Dieu que nous devons d'avoir pu terminer la moisson sous un soleil dont l'ardeur, loin de nuire à notre travail, lui était au contraire favorable. Mes amis, remercions-le donc dans le fond de nos cœurs. Prions-le aussi de nous réserver pour l'année prochaine le même bonheur qu'il nous a procuré cette année.

Le silence continua à régner quelques instants parmi les campagnards. On voyait sur leurs visages l'expression fidèle de leurs âmes. Une sorte de recueillement, des lèvres du fermier, était descendue dans leurs cœurs... Cette foi que l'on conserve encore vive dans les campagnes et dont le rustique villageois suit encore le flambeau, s'éteint chaque jour de plus en plus. L'on se fait gloire, non pas seulement de ne plus croire à Dieu, de porter jusqu'aux nues l'athéisme, mais encore de ne plus croire à rien du tout.

Quand le recueillement que les paroles du fermier avaient fait naître se fut dissipé, les ris éclatèrent de nouveau ; on écarta les tables et une ronde commença, une ronde toute rustique, gaie, bruyante, vertigineuse... Les plus vieux, assis en face des pots de bière, se contentaient de regarder en fumant leur pipe et en lançant dans l'air de spirales de fumée ; les mères écoutaient le récit qu'on leur faisait de la journée ; les enfants se roulaient sur des tas de foin qu'on avait laissés dehors.

L'heure de la séparation sonna. Les campagnards reçurent le prix de leurs travaux et s'en retournèrent par groupes, le cœur content, le visage en harmonie avec le cœur, tandis que le fermier remerciait encore celui qui avait regardé d'un œil favorable ses travaux et qui lui avait départi l'abondance.

Ernest Discailles, *Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique (1840-1881)*. Tome deuxième, 1882

[2]

Par un temps de pluie

Faribole nébuleuse

I

Hurrah ! les nuages vont vite ! le vent s'engouffre dans les rues et traite par-dessous la jambe les passants et les cheminées. Tout l'enfer est déchaîné sur notre planète. Chaque coup de vent qui fait claquer les châssis est comme un gémissement qui vient de l'autre monde.

Hurrah !

II

La pluie tombe par torrents ; toutes les cataractes du ciel sont ouvertes... Les égouts forment de petites cascades écumantes qui se précipitent en rugissant dans leurs lits de pavés... Les maisons semblent chanceler sur leur base ; les cheminées et les toitures s'en vont voletant de-ci de-là, comme aussi les chapeaux, les parapluies et les infortunés qui se trouvent sous ces chapeaux et ces parapluies.

III

Broum ! les démons enflent leurs joues pour souffler sur nous les vents impétueux de leur rage infernale... Dans le sombre séjour, les âmes causent en rond de flammes tout autour de Satan, qui les regarde en agitant ses cornes de plaisir. C'est une bacchanale effroyable, une gigue abracadabrante, une danse macabre vertigineuse. L'enfer bondit et trépigne sous les clameurs des démons. Joie et liesse ! voilà l'ordre du jour.

IV

Sur notre planète, les vents continuent leur œuvre de dévastation. Rien n'est respecté, ni la vieillesse, ni la vertu, ni le sexe... En vain les forces combinées des parapluies et de leurs porteurs tentent de lutter contre la puissance infernale... En vain la vertu aux voiles pudiques tâche-t-elle d'assujettir d'une main crispée les vagabondes fluctuations de ses... jupons. Déception amère ! l'enfer reste vainqueur.

V

Voyez ce malheureux, seul, sans aide, sans appui, au milieu de la rue, n'ayant pour toute arme qu'un engin de pluie, percé à jour et troué de façon à laisser, par chaque ouverture, pénétrer les ondes agitées de torrents impétueux... Seul, il lutte. Son visage est couvert mi-partie de pluie, mi-partie de sueur ; ses yeux sont injectés de sang, ses cheveux voltigent au gré des vents et fouettent ses yeux avec fureur... D'une main fiévreuse et livide, il enfonce sur son nez un chapeau qui a toutes les hallucinations du gibus. Il lutte, le malheureux, il lutte contre la fureur des aquilons ! Ses habits ruissellent, sa chemise ruisselle, ses culottes ruissellent, son chapeau, son front, son parapluie, tout cela ruisselle, ruisselle, ruisselle (*ter*). Il lutte !... mais l'enfer, outré de l'outrecuidance de cette outre ambulante, a résolu sa perte... Les cieux s'obscurcissent et des flancs bitumeux des nuages s'échappent avec un bruit épouvantable les plus effroyables torrents que jamais le ciel en fureur ait vomis. Hurrah ! les anges du flamboyant empire ont gonflé leurs joues, et, d'un accord unanime, ont chassé sur l'audacieux le vent de leur colère. Atteint d'un choc aussi terrible, l'infortuné chancelle, pirouette, tombe dans un égout sans fond... propre... Son chapeau s'envole ; son parapluie s'envole ; tout s'envole. Lui seul ne s'envole pas : il reste... dans l'égout. Réflexion d'une cuisinière à sa fenêtre devant le théâtre de l'accident : « Nager ainsi dans l'égout ! Que laid goût ! »

VI

Mais que vois-je ? Deux parapluies se sont accrochés et luttent l'un contre l'autre, croyant lutter contre les éléments. Ces deux parapluies sont un monsieur et une dame. Impatienté de ne pouvoir avancer, le monsieur lâche un gigantesque juron contre l'aiglon qui lui oppose tant de résistance... L'aiglon... en femme, voyant qu'il a affaire à des jurons, prend son élan, renverse le jureur et roule avec lui dans le ruisseau.

VII

Mais avez-vous vu cette femme en cheveux ?... je ne sais pas s'ils sont blancs ; elle porte des bandeaux noirs. En tout cas la femme est d'un certain âge. Son parapluie est devenu le rendez-vous des aiglons. En vain ses mains crispées se serrent autour de la canne... Les vents sont plus forts qu'elle et, par une pression soudaine, retournent les baleines et font du pauvre en-tout-cas un entonnoir aussitôt rempli... En ce moment passe une cheminée, une vieille femme et une cheminée, ça ne peut pas s'empêcher de se dire bonjour ; elles sont toutes les deux commères en ce sens qu'elles bavardent toutes deux... La cheminée vient tomber juste dans l'entonnoir du parapluie. Tableau !

VIII

Le vent continue à souffler, et, de peur que ma voix ne soit étouffée sous ses mugissantes voix...

Félicien Karat

Le Marquis d'Agos, 24 novembre 1861

[3]

Blanc et noir

Jeunesse ! Jeunesse !

J'étais là dans ma chambre, tout frissonnant ; j'étais seul et je songeais : mon feu se tordait dans l'âtre, et parmi les vapeurs de la fumée, je voyais la flamme rouge de ma lampe baisser insensiblement.

Je songeais à mes années passées ; je remontais le cours de ma vie, pleurant à certains endroits, souriant à certains autres. Seul avec ma pensée, j'entendais comme le bruit lointain des tempêtes qui avaient passé dans ma vie. J'étais comme quelqu'un qui verrait un orage sur mer — abrité par les môles du port. Le souvenir des choses du passé fulgurait en moi comme un éclair, illuminant ici des plages sereines,

découvrant là des rocs arides et des écueils sanglants. D'abord jeune, l'âme blanche et la joue rose, je me voyais, au coin de l'âtre, caressant un bon gros chien au poil roux et lui faisant, avec mon petit doigt vermeil des tire-bouchons à la queue ; puis ensuite j'ai seize ans ; il me semble avoir dans l'âme un vide immense et dans tout mon être il passe je ne sais quels frissons de malaise. Un jour, je vois cela, il me tombe sous la main un vieux Pétrarque écorné et traduit dans le style le plus pédantesque. Je trouvai le vieux Pétrarque sublime et je l'emportai loin, bien loin, dans les forêts. Je l'étudiais mot par mot, avec mon âme, et puis, quand je l'avais lu, il me prenait de singulières pensées et je sentais frémir en moi de singuliers désirs. Je pleurais, je sanglotais, j'avais l'âme abattue. Mon œil, si limpide, si franc et bleu comme les ciels du nord, se voilait par instants et gardait des fixités étranges. Les roses de mes joues s'en allaient peu à peu, comme à la brise d'automne les premières feuilles, et tout autour de mes orbites se gravait ce pli noir qui est la marque lente des passions et des veilles.

J'oubliai le gros chien au poil roux, et quand il venait se frotter à mes jambes et me regarder avec sa prunelle rouge, je ne songeais plus à lui faire les caresses et les tire-bouchons qu'il semblait me demander.

Au-dessus de ma tête, il se formait un ciel noir, et lentement les nuages accouraient et s'amoncelaient.

Puis, un jour, j'aimai ; j'aimai avec toute la force, toute la violence, toute la rage d'un cœur qui avait longtemps soupiré et qui avait dû contenir ses débordements. C'est un triste et gai souvenir que cet amour. Azur et tempêtes. Peste et parfums. C'est une rose embaumée où nichent des araignées. C'est une orange d'or dont la pulpe est moisie. C'est le ruisseau murmurant que vous suivez rêveur et qui aboutit à un marais.

On aime une fois en sa vie.

Cela est vrai. Je l'ai senti par moi-même. Quand on aime ensuite, c'est pour calmer le souvenir de son premier amour, c'est pour combler un vide auquel on n'est pas habitué.

Pauvres hommes que les amoureux ! Insensés qui livrent au vent ce qu'ils ont de plus précieux, de plus riche, de plus charmant dans leur cœur. Aventuriers, pleins de sublime folie, qui prennent une barque le matin, trompés par le ciel d'or qui brille sur leurs têtes et sans regarder le point noir qui avance à l'horizon. Les voilà naviguant, chantant, riant, buvant, baisant leurs maîtresses à la gorge et accompagnant les murmures de l'eau avec les beaux chants d'or de leurs amours. Allez donc ! Courez ! voguez ! mais le point noir a singulièrement grandi. La mer s'agite d'une façon étrange et sous sa robe verte ses seins se soulèvent avec des bonds prodigieux. Mais ils vont sans se douter de la tempête, sans voir si le soleil est encore au ciel, contents de l'avoir au fond de l'âme. Et quand la tempête rugira dans sa toute-puissance vous les entendrez encore chanter, et, parmi les éclats de la foudre, rire et boire à leurs amours. Et, le soir, la tempête calmée, la mer apaisée,

on trouvera sur un écueil, nu, sanglant, horrible, ayant peut-être encore le chant sur les lèvres, celui qui s'était embarqué le matin sous un ciel radieux.

Toutes ces pensées se pressaient en moi ; je voyais ma belle au front vermeil, aux cheveux blonds, au col si beau qu'il semblait fait avec du soleil, je la voyais, souriante et heureuse, parce que j'étais heureux, approcher de mes lèvres sa lèvre rayonnante de baisers. Je sentais sa douce haleine, plus parfumée que la brise, qui me glissait le long des yeux. Ma main s'attachait à la sienne. Ma bouche folle butinait sur sa gorge, et faisait passer sur sa chair des frissons de désir et de volupté. Et, dans la violence du rêve, dans l'illusion du souvenir, mes entrailles bouillonnaient, mon cœur se réveillait en bondissant et je tendis les bras pour saisir cette image dorée. Mes bras se refermèrent dans le néant, et la nuit se refit autour de moi.

Alors ma pensée prit un autre cours. J'écoutai passer derrière ma porte, le souvenir d'un vieux réveillon. Comme minuit sonnait à toutes les églises, traversant, de sa voix de bronze, les éclats du vent, j'entendis une immense clameur qui accompagnait la dernière vibration de l'heure solennelle. Clameur étrange qui résonnait comme un rire gigantesque traversé par les bruits de cristal des verres s'entrechoquant.

J'eus alors cette vision : je vis passer tout un cortège de fronts joyeux et de blanches épaules. Et les mille figures du cortège dansaient, s'entrelaçaient, folâtraient et se baisaient. Les mains se croisaient et peu à peu il se formait une ronde éblouissante qui se mit à tourner avec des chants et des rires. Puis, à un moment donné, on vit le champagne couler à torrents et remplir des coupes d'or. Les bouchons sautaient et la divine liqueur pétillait dans le cristal. La joie devenait plus ardente, et dans les têtes de cette jeunesse folle, l'ivresse commençait à chanter des rondes en délire. Hourra ! Je vois d'ici la gaze qui glisse le long des épaules, et, par ses amoureuses échancrures, découvre ses rondeurs et des blancheurs à faire palpiter l'eunuque. Les yeux brillent comme des soleils et on dirait que les astres sont descendus du ciel pour mettre des éblouissements au visage de ces femmes. Sur les joues, il y a tous les lys, toutes les roses et toutes les mignardises de tons chantées par les poètes galants. Et, voyez, sous la toile qui se déchire, les seins palpitent et s'enflent comme la mer quand elle fait l'amour à la tempête. Le peigne détache sa dent d'or du fouillis blond, et, le long de l'épaule nue, laisse tomber des cascades éblouissantes. Hourrah ! les belles, les amoureuses, les fleurs des nuits fiévreuses ! Le délire vous prend ! Laissez-vous entraîner par le délire. Vous êtes la volupté, la grâce, le soleil, la joie. Quand vous riez, nous prêtons l'oreille, croyant entendre la voix du rossignol dans les forêts profondes. Quand vous ouvrez les lèvres, nous croyons voir s'ouvrir le Paradis et vos dents blanches mordent à belles bouchées dans nos cœurs Ah ! sautez ! dansez ! bondissez, folles ! entraînez votre amant dans la danse en délire, et, seul à seul, au milieu de la foule, faisant un monde à vous deux, les

corps entrelacés, les yeux dans les yeux, plongés dans les ravissements de l'amour, courez la jambe ferme, la tête renversée sur l'épaule de l'amant, comme une bacchante enflammée, secouant partout sur votre chemin les torches de vos yeux et laissant derrière vous les parfums enivrants de vos cheveux et de votre chair dorée. Et, quand une lèvre altérée s'approchera de vos gorges frémissantes, laissez-y coller un baiser de feu. Mais le champagne pétille ! Buvez ! Voici la coupe ! N'y trempez pas le bout des lèvres comme de pâles mijaurées. Buvez la liqueur à pleines lèvres, et ne rendez la coupe que vide jusqu'au fond.

Ô jeunesse !

Tu semais partout le délire et l'ivresse, et, sur tes pas, le réveillon faisait cliqueter les bouteilles et les crécelles d'or du rire. Étiez-vous joyeuses et bruyantes, ô nos maîtresses, belles et chères amies ! Étiez-vous intrépides dans vos danses ! Et comme vous bondissiez ! Et comme vous aviez de rayons et de beauté !

Dans la joie universelle, moi seul étais resté triste à vous écouter et à vous voir. Vous le dirai-je ? votre rire me faisait mal au cœur et le retentissement de vos plaisirs m'irritait.

Lisette n'était plus là ! Lisette ne riait plus à mes côtés ! J'avais perdu mon amoureuse.

Ah ! me reviendras-tu jamais, bel oiseau bleu !

Uylenspiegel, 8 février 1863

[4]

Le Carnaval

Le carnaval est enterré. Pierrot s'est débarbouillé la face ; Arlequin a jeté sa batte dans l'ombre et Colombine a pendu sa défroque au clou. Hier, le fossoyeur sombre a fait un paquet de toutes ces joies, de toutes ces ivresses, et les a cachées dans les plis de son manteau.

Le carnaval est devenu une chose stupide. On ne le comprend plus. Il y a cependant encore des gens qui vous disent, entre bonjour et bonsoir : « J'ai fait le carnaval. »

Nous en sommes pas de ces esprits froids qui dans la rose cherchent la chenille, et qui ne regardent le soleil que pour y voir des taches. Dieu merci ! nous aimons la gaieté, mais nous la voulons franche et entière, s'épanouissant à pleins bords et s'élançant, les ailes déployées. Nous détestons les demi-ivresses.

Le carnaval était un joyeux polisson qui flamboyait d'esprit et qui folâtrait, la batte à la main, dans un ameutement de vanités piquées et de bêtises démasquées. C'était l'intrigue, leste et étincelante, qui faisait clignoter, à travers les échancrures du masque, les mystères et les réticences du demi-mot. Comme elle s'élançait, couverte de paillons et fulgurante de verve, à la chasse des aventures bouffonnes et des sinistres

drolatiques ! Comme elle égratignait en passant, et comme à propos elle allongeait sa griffe emmitouflée de caresses, arrachant les faux noms et les perruques, accrochant les ridicules et les tartufferies ! Rien ne l'arrêtait : elle franchissait les obstacles, elle bousculait le code pénal. C'était la jeunesse, la gaieté, la folie. Elle était éperdue d'inconnu, effarée d'enivrement ; elle avait des ailes. Derrière son masque, elle rutilait de toutes les joies ; elle riait de toute sa gorge et ses joues s'enflaient dans l'expansion d'un rire énorme. Elle riait de tout, de ce qui était grand et de ce qui était petit, de ce qui était beau et ce qui était laid. Gibbosités, tortuosités, difformités, elle sabrait à travers pour sabrer ensuite dans l'idéal et la plastique. Elle allait ainsi, ardente, enthousiaste, bourrée de scepticisme, éparpillant, au hasard du jeté, sa verve et ses rires, et dominant, de toute la hauteur de sa bouffonne majesté, la foule qui se fendait, ravie et effrayée. C'était l'éclair. Où elle passait, il se faisait un large sillon qu'emplissait l'odeur sulfureuse de ses foudres. Elle donnait le vertige ; elle éblouissait. Violente et emportée, elle se faisait parfois douce et mielleuse ; elle coquetait avec des sourires et papillonnait avec toutes sortes d'épanouissements charmants. Les fleurs et les perles tombaient de sa lèvre, et l'on sentait se dégager de ses charmes galants des saveurs et des parfums à tourner la tête.

Voilà le carnaval. Qu'en avez-vous fait ? Un affreux mannequin qui promène une ivresse grognonne et bête dans les maculatures du cabaret et qui, gorgé de vin, repu de viandes, s'en vient, titubant, la gorge cinglée de hoquets, trouver en un coin l'allègement de ses ignobles pâmoisons. Il râle ; il se tort ; il se saoule ; il hurle des inepties ; il grommelle des grossièretés ; il est sordide et il infecte. Je veux le carnaval gris : le vôtre est ivre. Je le veux amusant : le vôtre est lugubre. Je le veux avec des lazzis goguenards et la verve moqueuse : le vôtre est composé de rots et de jurons. Je le veux enfin avec des ailes : le vôtre rampe sous la table d'un cabaret.

Vous vous ennuyez et, dans le pli de vos rires, il y a une perspective de bâillement. À la troisième bouteille, vous regardez l'heure ; à la quatrième, votre œil clignote et vous voyez se dessiner, au travers des fumées du champagne, les formes arrondies du traversin. À la cinquième, vous prenez votre chapeau et, sans attendre la sixième, vous coiffez du diadème de Morphée.

Si vous avez le courage de résister aux séductions du lit, vous vous accoudez au bord d'une table ; vous regardez votre voisin dans le blanc des yeux. Sa paupière clignote ; sa bouche ébauche des ovales ennuyés. Il est titillé par le sommeil ; vous faites comme lui. Cependant la bouteille est vide. Garçon ! à la cave. Et vous buvez. Vous n'étiez pas malins en vidant le premier verre ; l'abrutissement vous monte au cerveau à mesure que les bouteilles venues se vident en vous. On était bête ; on devient stupide. La raison pivote en vous et l'on voit osciller, sur une base instable, votre corps plein au ventre, vide à la tête. Il arrive un moment où le plancher exerce sur vous une fascination étrange que

vous subissez avec une sorte d'extase. Le dessous de la table vous semble une retraite moelleuse. C'est une hallucination de buveur, lourde, fiévreuse, rampante, débraillée, rauque, pendant laquelle le vin vous remonte à la bouche sans qu'aucune vision hatchitique vous transporte dans les extases voluptueuses du septième ciel. Cela dure jusqu'au moment où vous roulez par terre, masse informe qui grimace et se tord avec des ronflements avinés.

Ô le divin amusement et le beau carnaval que l'on passe dans cette récréante position ! La douce joie de s'étendre sur un plancher raboteux avec le poids de dix bouteilles sur la conscience !

Vous appelez cela le carnaval. C'est la saturnale immonde et grossière. Allons ! Peuplez-moi votre ivresse de femmes ; mettez-les nues jusqu'à la ceinture ; donnez-leur à boire jusqu'à ce que, saoules et lascives, elles dénouent elles-mêmes leurs chevelures. Aspirez les parfums de leurs chairs en sueur, et buvez, avec des baisers, la goutte de vin qui tremble au bord de leur lèvre. Puis enlacez-vous ; formez des couples titubants et faites frémir l'ombre des éclats de vos joies lubriques. Que l'orgie soit complète et qu'elle se déchaîne, ardente et enflammée, autour de la statue reconstruite du Priape antique.

Qu'est-ce que vos bals ?

Dans une salle huileuse, enfumée, et dont les murailles disloquées sont rajeunies par des plâtrages ternes, l'on voit s'élancer des couples furibonds. On crie ; on hurle ; on jure, on se bouscule ; on se bat. On a l'air de s'amuser, quand, au fond, on s'ennuie horriblement. Tous les visages mentent ; tous les yeux louchent. Cette gaieté est mensonge ; cette folie est fausseté. On ne rit pas, on glapit ; le rire a des fêlures. Et cependant on se trémousse, on trépigne, on se tortille. Les danses sont échevelées ; les postures passent par toutes les contorsions du déhanchement ; les yeux lancent des flammes ; les chevelures se dénouent ; la gaze glisse le long des épaules ; les gorges se découvrent ; les pâmoisons circulent au bras des femmes ; l'air est embrasé du feu des haleines. Et, sur toutes ces hypocrisies, sur tous ces rayonnements factices, un orchestre sourd éparpille ses notes époumonées, beuglant, croassant, glapissant, rugissant et tonnant avec un sang-froid olympien. L'heure avance et le champagne pétille plus abondant ; c'est une lave qui allume les ivresses sur son passage. Le danseur étreint, dans un enlacement plus étroit, sa danseuse, et la danseuse, ivre et furieuse, redouble d'attitudes provocantes et de contorsions lascives. Tous ces couples semblent piqués de la tarentule ; c'est un tourbillon qui marche dans le délire.

Les femmes sont d'horribles créatures, fardées de brique, enluminées comme des fresques, vermoulues, ridées, édentées, — vieux sanctuaires dont le temps a fait des ruines avant d'en faire de la poussière. — Leurs joues sont crevassées et leurs lèvres usées à force d'embrassements. Sous le velours et la soie, elles cachent des maigreurs de squelette et des lividités de cadavre. Leurs gorges pendent flétries ; leurs épaules sont osseuses et effritées. Ces femmes n'ont plus de chairs et dans leurs yeux

ternes on voit l'épuisement de la vie. — Elles se disloquent en poses lascives et en voltiges échevelées : on dirait des clowns de haute école. Elles auraient vaincu Messaline en lubricité, et elles auraient prouvé à Héliogabale qu'il n'était qu'un imbécile, ayant limité le nombre des postures impudiques à douze. On les dit descendantes des hétaires. Phryné et Laïs parlaient une langue d'or et la poésie laissait flotter un bord de sa robe sur leurs lèvres. Celles-ci sont des lorettes : elles sont filles du siècle. Elles parlent avec l'esprit des autres, incapables d'en avoir à elles seules. Elles sont nées avec les tweeds et les paris.

Voilà vos maîtresses, voilà votre carnaval.

Vous ne connaissez plus l'intrigue. Vous vous affublez d'oripeaux ; vous ajustez à votre corps des guenilles frangées de crotte. Il vous faut des mascarades sordides pêchées dans la fange et auxquelles la canaille bat des mains. Vous aimez à évoquer, dans la trivialité ordurière de vos accoutrements, les horreurs des halles. Votre art consiste à choisir les loques les plus effilées et les lambeaux les plus déchiquetés. Vous vous pavanez dans la graisse et dans l'huile. Vous croyez être grotesques, vous êtes grossiers. Et puis, où donc est la verve ? Où donc est l'esprit ? Où donc le caractère ? Vous vous promenez, immuables, impassibles ; le masque ne remue pas sur votre visage, et vous n'animez pas ses rides et ses verrues aux folies des lazzis. Vous saluez par-ci par-là quelque tête connue dans la foule ; vous regardez aux fenêtres ; vous haussez la tête ; vous lorgnez les femmes. De cette façon, vous croyez être goguenard et bouffon. Si vous desserrez les dents, c'est pour moduler quelque piaulement ou simuler les hurlements d'un fauve quelconque. Le soir, vous rentrez chez vous ; vous vous débarbouillez le front, et vous vous frottez les mains.

Le Titi ne querelle plus ;

Le Débardeur est glacial.

Pierrot a dévoré toute sa farine.

Arlequin a pris du ventre.

Pour moi, j'ai passé les heures joyeuses du carnaval avec Banville, un gai poète, un franc ami de la folie, dont le vers bruit comme une crécelle d'or, et qui a des rimes cadencées comme un glouglou de bouteille.

Je me suis grisé de sa poésie éclatante où frissonne l'ivresse. Je me suis réchauffé aux feux de son lyrisme ; j'ai suivi, dans sa course étincelante à travers le siècle, sa muse fougueuse et échevelée — bacchante de Mabille qui bondit aux accords d'un orchestre magique et qui ne craint pas de montrer un peu sa jarrettière.

Banville m'a consolé des mascarades qui passaient sous sa fenêtre. C'est une bonne action : je l'en remercie.

Uylenspiegel, 22 mars 1863